



F O N T A I N E S

D E

B R O C E L L I A N D E

ARTISTIQUES

LITTÉRAIRES

TOURISTIQUES

DIRECTEUR

RONAN PICHÉRY

DRUIDE ABROCHELL

RÉDACTION - ADMINISTRATION: 54 RUE POUILLAIN DUPARC, RENNES - TÉL. 43-45

En marge d'un centenaire: 1854-1954

LAMENNAIS

NOTES CLINIQUES

Par le Docteur F. TULOUP

UN garçon, fils de Louis Robert de Lamennais et de dame Gracienne Jeanne Lorin, vint au monde le 10 Juin 1782. Il fut ondoyé le 20 et baptisé le 26 octobre par l'évêque de St Malo, Antoine Joseph des Laurents. Plusieurs corsaires de mirque furent ses ascendants. Son père, armateur et négociant en grains reçut de Louis XVI des marques de noblesse plus que méritées, pour son dévouement et ses bienfaits au cours de disettes successives.

Lamennais ne put guère connaître sa mère morte en 1789. Son père, trop occupé, confia son instruction à un vieux prêtre que l'enfant n'écoula jamais. Il grandit en pleine Révolution. Il était fort ému sachant que la guillotine faisait tomber des têtes aimées sur la place Saint Thomas.

Son oncle et parrain des Saudrais le recueillit à la Chênaie propriété de famille. Son affectueuse faiblesse abandonna l'enfant souffreteux, nerveux et irritable, dans la bibliothèque où il se nourrit des maîtres de l'Encyclopédie, de Voltaire surtout. A 10 ans, il a lu une grande partie de J. J. Rousseau. Sauvage, indépendant à l'excès, il n'a pu apprendre à vouloir, à abdiquer sa volonté, mais à exalter son intelligence et sa sensibilité bercée par le murmure des grands arbres et le chant de la forêt. Il deviendra, au contact de la nature, un romantique qu'atteindra l'assaut des passions, faisant écho au tumulte des flots battant le roc de sa ville natale.

Le 18 août 1902, à la cathédrale de Paris, on entonna un Te Deum célébrant la conclusion du Concordat. Le même jour, le «Moniteur» annonça la publication du Génie du Christianisme; la lecture de l'ouvrage de son compatriote enchanta son imagination et empoigna le cœur de Féli. Chateaubriand et Bonaparte vont donc relever la Religion. Mais bientôt, Napoléon menaça l'indépendance du Christianisme. Cédant aux instances de son frère J Marie et des Abbés Teyssière et Caron, il décida de se faire prêtre. Il libèra l'Église des griffes du moderne Attila.

En 1808, il écrit les «Réflexions sur l'État de l'Église en France», réclamant certaines libertés essentielles. Les catholiques applaudissent Fouché supprime le livre. Bientôt, Napoléon emprisonne le Pape. Lamennais publie la Tradition de l'Église. Il a le gallicanisme en horreur. Il n'y voit qu'un instrument de règne.

Plus tard, il fait confiance à la Restauration, mais le roi très chrétien Louis XVIII accepte la charte dictée par la bourgeoisie Voltairienne. L'Ultra-montain se met au service du pouvoir, mais le Pape, en souverain temporel, lie sa cause à celle du roi. Le clergé de l'Europe se fait le gardien de la légitimité et non de l'Évangile. Or, Lamennais veut que l'autorité papale soit indépendante «que le curé ne soit pas rétribué comme un gendarme et l'évêque comme un préfet». Il engage la lutte.

En 1815, Féli est ordonné prêtre; l'inquiet, le douteur,

(suite page 2)

POESIE

ET CAUSES PERDUES

par Jean-Baptiste MORVAN

NOUS sommes en proie à l'obsession du «dépassement», en littérature et en poésie comme ailleurs; les mêmes critères sont appliqués aux salades, aux autos, aux idées. Malheur à ce qui n'est pas du jour ou de la saison! Toutes les fois qu'une idée vous est chère, vous risquez si vous l'exprimez d'entendre un définitif «C'est dépassé!», tombant d'une bouche juvénile ou vénérable, suivant les cas. Pour l'amour de Dieu, et si vous tenez à votre tranquillité d'esprit, ne cherchez pas! Vous pourriez découvrir dans ces exécutions sommaires et dans cette dialectique simpliste autre chose que le goût des primeurs, la sympathie un peu cabaille pour les romans croustilleux écrits par des filles de dix-huit ans, et d'une façon générale, le souci de la dernière édition. Cela encore pourrait être de la littérature. Mais n'y a-t-il pas derrière la formule magique de l'exorcisme certaines défenses de bifecks personnels, d'obscurités jalouses, sans parler de la joie d'intimider. Je ne sais plus qui me raconta l'histoire du paysan mystificateur ou grincheux qui se faisait passer pour le propriétaire de terrains agréables, pour le seul plaisir d'en écarter les campeurs. On nous dit: «C'est dépassé» avec le ton dont il affirmait «C'est interdit!».

On hésite à aller plus loin; ne serait-ce pas manquer de délicatesse que de souligner combien chez certains le dynamisme révolutionnaire qu'ils prônent en poésie est étroitement lié à des théories politiques. Mais pour nous autres Celtes qui campons volontiers sur des terrains «nettement dépassés», rebelles au tracteur et à l'utilisation immédiate, il peut nous arriver d'aimer les «causes perdues» pour elles-mêmes; des esprits qui n'avaient rien de révolutionnaire l'ont assez reproché à Chateaubriand lui-même, et avec quelque légèreté. On y a vu une volupté de la ruine et de la mort; et comme Chateaubriand se souciait peu de dialectique, l'illusion était possible. Il y avait peut-être cela, mais, n'y avait-il que cela?

Car enfin, les ruines, nous en vivons. Elles sont le résumé aide-mémoire de la civilisation. Elles nous en donnent souvent l'idée la plus fine, la plus décanlée, la plus élevée aussi. Les causes gagnées sont lourdes, et les triomphes sont gras; le temps dégagera en eux ce qui formait les lignes essentielles de l'esprit. Ce qui «monte», dans le domaine matériel, les classes sociales comme les nouvelles écoles littéraires, monte avec ses appétits, ses ruses, ses escroqueries morales, ses puérités du moment. Je revendique, au moins pour moi, le droit de suspecter la valeur morale des «dernières éditions». On admire dans la nouveauté, la sève généreuse et bouillonnante des enthousiasmes collectifs. Une certaine littérature a laissé à Freud le soin de disséquer l'enfance, après que plusieurs générations de la «République des lettres» eurent suffisamment ridiculisé la vieillesse. Les «Tranches de vie» rappellent les festins de cannibales; tout ce qui est faible est mal vu; seul règne cet admirable dynamisme, dieu nouveau des existentialismes de tout poil. L'individu risque d'y être mis en prison. Notre indépendance est en cause, et même si nous goûtons tel ou tel poème surréaliste, nous nous réservons le droit de chercher les échos de notre âme partout ailleurs, voire même dans Boileau (et ceci n'est ni un canular, ni un paradoxe). Nous ne voulons pas être «engagés» malgré nous; nous ne voulons pas qu'on nous tienne par la main. Comment l'homme des landes «le sombre écouleur de la mer» dont Hugo a tracé dans «Quatre vingt-treize» une caricature non dénuée de sympathies secrètes, comment le Celte n'éprouverait-il pas quelque méfiance, pour certaines de ces exaltations grégaires dont

(suite page 3)

LAMENNAIS

(suite de la page 1)

l'incompris va-t-il être plus heureux? Hélas, après sa première messe, il n'entend rien «que le battement habituel de son cœur» et il exprime ainsi son désenchantement: «je suis et ne puis être désormais qu'extrêmement malheureux» Il ne lui reste plus qu'à s'endormir au pied du poteau où l'on a rivé sa chaîne.

Le salut est dans le travail, il compose et fait paraître en 1817 «l'Essai sur l'Indifférence en matière de religion». Ce fut, dit Jh. de Maistre, «comme un tremblement de terre, sous un ciel de plomb» Chateaubriand lui écrit «Votre talent aurait donné de l'immortalité à cet ouvrage, moi, j'é la reçois de mon sujet».

Dans son livre, Lamennais signifie que l'indifférence dont il traite n'est pas celle des affaires, des jouisseurs, des faibles qui détournent leur esprit de la religion parce qu'elle les gêne, mais l'indifférence érigée en système philosophique, en principe de gouvernement, cette indifférence qui est un état d'esprit dans lequel la religion ne compte pas.

La puissance de la pensée mennaisienne fait trembler le pouvoir, mécontente le clergé. Les Evêques entraînés par le grand maître de l'Université, Mgr. Frayssinous, se dressent contre le curé breton qui ose discuter leur accommodement avec le pouvoir. En 1824, il fait appel à Rome. Léon XII affectionne l'Exaltate «qu'il faut conduire la main dans le cœur» mais le Sacré Collège redoute l'intransigeant corsaire du Christ.

En 1825, son ouvrage «de la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre civil» le traîne en justice. Lamennais rompt d'abord avec la légitimité. Devenu libéral il pense que le règne de Dieu par l'autorité est impossible, il tâche d'y revenir par la liberté dont le développement lui fournit des garanties entre le despotisme et l'anarchie. C'est alors qu'il conçoit l'idée d'un catholicisme démocratique. Les idées libérales et égalitaires ne sont-elles pas un fruit de l'Évangile. Il veut rapprocher l'Église de la Société par une conception personnelle de l'évolution du dogme toujours immuable en son essence, mais susceptible d'applications diverses suivant les époques et les esprits.

Dans sa propriété de la Chênaie où il s'est réfugié, sous ses grands arbres qu'il aime tant, le philosophe se promène, réfléchit, médite, discute et travaille avec ses amis, ses disciples: Gobbet, Salinis, Montalembert, Decoux, Listz, Béranger, Combalot, Lacordaire, de Guérin, etc... Le soir, enfoncé dans le sofa de son salon, il parle, il charme, il exalte et entraîne aux plus hardies entreprises. Dans ce Port Royal catholique, il fonde l'École mennaisienne, marchant parallèlement avec les Feuillantines, où l'on traitait les questions les plus élevées que l'intelligence humaine pût affronter en exaltant la liberté, excitant la curiosité historique, orientant l'esprit vers les thèses morales et sociales pour former des prêtres surtout, mais aussi des laïcs et les élever à la hauteur des nécessités du temps.

Revenu à Paris, il fonde avec Montalembert et Lacordaire le journal «l'Avenir» pour défendre les catholiques contre la monarchie bourgeoise et athée. Approuvé par les plus grands esprits de l'époque, Chateaubriand, Lamartine, V. Hugo, Vigny, Balzac, Michelet, «l'Avenir» a pour thème fondamental la Liberté par l'Église et pour l'Église qui doit regagner le peuple perdu pour elle, en refusant d'abord le budget des Cultes.

Lamennais crie aux prêtres «Rejetez cet or car quiconque est payé dépend de ce qui paye». Cela fait, le prêtre peut apporter la charité «car il y en a qui ont faim, il y en a qui ont soif, il y en a qui sont nus» et affranchir l'ouvrier de la servitude sociale. Bientôt, l'«Avenir» sort de France, il est lu et admiré en Irlande, en Belgique, en Pologne, en Allemagne, en Italie. L'Église a peur. Lamennais n'a-t-il pas écrit: «La première vertu aujourd'hui n'est pas la foi. C'est l'amour sincère de la liberté» «Le monde sera à Dieu quand il sera à la liberté». Traqué par le haut clergé, Lamennais est appelé à Rome. Les pèlerins de Dieu et de la liberté sont froidement reçus. On temporise et finalement, par l'Encyclique «Mirari vos» le Pape condamne. Lamennais découragé se soumet, puis se redressant aussitôt, il lance en 1834 «date funeste» les Paroles d'un Croyant. Le livre, qui fit une sensation profonde, fut arraché autant par le peuple que par les intellectuels.

(suite page 4)

A LA RECHERCHE
DU BARZAZ-BREIZ

(suite du numéro 22)

IL y en a déjà 55 dans le fameux cahier de la maman et les deux ci-dessus n'y sont pas.

Versions nouvelles ou chansons nouvelles, de toute façon c'est une belle collection. La Villemarqué va-t-il les publier tels quels? Ce ne serait pas d'un poète; cela serait informe; manquerait de composition, de sensibilité, d'imagination. Cela ne serait pas d'un ardent breton. La Bretagne mérite bien qu'on lui élève un monument digne de son passé, un monument digne d'être comparé à ceux de Macpherson, de Walter Scott, de Grimm.

Comment s'y prendre quand la condition première n'est pas réalisée: bien connaître la langue bretonne dans ses dialectes?

Que la Villemarqué ait parlé breton, le breton courant de Quimperlé depuis son enfance, on peut l'admettre bien volontiers. Le breton littéraire est autre chose. Or, au témoignage de son plus fervent admirateur lui-même, l'abbé Henry, la Villemarqué n'avait qu'une connaissance restreinte du breton. Il le dit dans une interview prise par Jean Salaün et publiée dans «l'Océan» de Brest du jeudi 14 novembre 1872: Ce vénérable abbé Henry déclare «que M. de La Villemarqué avait de 20 à 25 ans lorsqu'il a publié le Barzaz-Breiz et qu'à cet âge il lui a été matériellement impossible de faire toute la préparation que M. Luzel lui prête avant de versifier. Je certifie en outre qu'à cette époque, M. de la Villemarqué ne savait pas assez de breton pour composer un couplet de quatre vers sans faire six fautes». Est-ce assez décisif?

Vingt pièces et des plus remarquables composées à l'âge de 25 ans? Macpherson et Walter Scott n'eussent été que des pygmées auprès de M. de La Villemarqué.

Qui donc aurait fabriqué ces pastiches? «Si j'étais mort, ajoute l'abbé Henry, M. Luzel aurait écrit peut-être: l'abbé Henry. C'eût été sans profit pour moi. Que ne le dit-il de mon vivant! Il me donnerait ainsi quelques moments de bonne humeur».

Cette interview ne fait que confirmer cette phrase d'une lettre de l'abbé Henry à d'Arbois de Jubainville (nov. 1867): (9) «M. de La Villemarqué n'est certainement pas l'auteur du Barzaz-Breiz; ses connaissances de la langue bretonne n'étaient pas assez grandes pour donner à ces pièces l'énergie et la pureté de langage qu'on y trouve généralement».

La Villemarqué, lui-même, annonçant la mort de l'abbé Henry (10), n'écrivait-il pas: «Il y a peu de jours il donnait encore une leçon de breton à un membre de l'Institut. Que de fois Brizeux lui-même est venu en chercher dans cette petite chambre d'hospice où l'on trouvait la science de M. Le Gonidec unie à la plus rare modestie».

L'abbé Henry l'avait puisée autant dans les ouvrages du maître que chez les habitants du Léon; à lui et à eux il dut l'avantage de pouvoir corriger souvent un breton incorrect et d'un mélange amer...».

C'est encore La Villemarqué lui-même qui fait part au «Rev. Price» des difficultés et de son ignorance de la langue qui retardent la publication de ses chants. (1837. Literary Remains, p. 199).

Et ces chants n'ont pas été publiés dans toute leur nudité. C'est encore La Villemarqué qui nous le dit. Il avait procédé à leur toilette: «substituant à certaines expressions vicieuses, à certaines strophes moins poétiques, les stances, les vers ou les mots correspondants des autres leçons» (11).

Il est assez difficile d'admettre que La Villemarqué ait lui seul procédé à cette toilette, telle qu'il nous la décrit puisqu'il ne savait pas assez de breton pour composer un couplet

(9) id. p. 173.

(10) «L'Océan» 10 fév. 1880. «Le courrier du Finistère» 31 fév. «Le Publicateur du Finistère» 21 fév. «Revue de Bretagne et Vendée» 1880, p. 165.

(11) Barzaz, 1; édit. VI.

(suite page 3)

A LA RECHERCHE DU BARZAZ-BREIZ

(suite de la page 2)

de quatre vers sans faire six fautes.

Qui donc lui prêta assistance? A Paris, Le Gonidec, chez lequel il se rendait chaque jour à la même heure se perfectionner, livresquement, en sa langue et qui était, pour tous les Bretons de la capitale l'arbitre des questions linguistiques.

Le maître lui montre comment l'on dégrossit. Fréminville a inséré, dans ses *Antiquités du Finistère* (1835), l'Héritière de Keroulas. Le chant est informe. Le Gonidec la rénove et la présente aux Antiquaires de France. Ce n'est pas fameux; mais c'est déjà mieux.

Si Le Gonidec n'avait, en l'occurrence rendu quelques signalés services on ne s'expliquerait pas cet hommage de La Villemarqué à son maître dans «l'Épilogue de la Bretagne Contemporaine»: «J'ai dit, dans la première édition du Barzaz Breiz quelle reconnaissance je lui dois; trente ans n'ont pu la refroidir».

De même, si des recherches étaient faites sur l'influence des frères Grimm dans l'œuvre de La Villemarqué, il est possible que le nom de Le Gonidec y paraîtrait car il avait séjourné en Allemagne et avait épousé une allemande. L'on serait amené sur la voie qui conduisit La Villemarqué à devenir correspondant de l'Académie de Berlin.

Les poètes ont une Providence. Quand La Villemarqué est à Paris Le Gonidec est là. Vient-il au pays de Cornouaille, l'abbé Henry est à Quimperlé depuis août 1836. Nous avons vu que l'abbé se défend d'avoir fabriqué des pastiches, mais nous savons aussi qu'il fréquentait la bibliothèque du Plessix-Nizon où Mme de La Villemarqué tenait le rôle de secrétaire: «Souvent elle y trouvait le vieil abbé Henry dont les petits yeux spirituels pétillaient de malice lorsqu'il lui criait gaiement «Ah! nous avons eu assez de peine, ce n'est pas votre mari qui aurait compris tout seul».

Et encore: «Je me rappelle que nous avons eu mille peines à la comprendre (Gousperou ar raned)».

Plus loin, dans le même ouvrage: «Quant à la fausse opinion qu'une main malveillante avait fait naître dans la société, que j'ai été votre collaborateur dans le Barzaz-Breiz, vous savez bien que je n'y ai mis la patte que pour changer quelques initiales où vous vous étiez trompé...» (12)

Si à cela s'est bornée l'assistance de l'abbé Henry, c'est peu. Pourtant quand, après la mort de l'abbé, d'Arbois de Jubainville demande de nouvelles chansons à La Villemarqué, celui-ci lui répond: «Je crains bien de ne pouvoir le faire maintenant que l'abbé Henry est mort; l'abbé Henry était mon Égérie».

«Égérie» nous dit Le Larousse: personne dont on prend l'avis.

Quelles ont été les limites de ces avis? La querelle n'eut pas éclaté et nous n'aurions pas à nous poser la question si La Villemarqué sentant venir l'orage, avait fixé lui-même ces limites et reconnu le caractère romanesque de ses notes et arguments.

L'amour-propre mis à part, pouvait-il faire de telles confidences sans jeter le discrédit sur l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres qui l'avait couronné en 1846 et sur l'Académie Française qui lui avait fait le même honneur en 1847?

Cette dernière eut été seule à l'avoir honoré que le Barzaz eût été considérée uniquement comme œuvre littéraire.

Mais les Inscriptions et Belles Lettres lui accordait en somme un certificat d'authenticité historique qui était la partie de l'œuvre la plus contestée.

Il ne serait pas sans intérêt de connaître la liste des membres de cette savante Société, de lire le compte-rendu des séances et les rapports relatifs au Barzaz Breiz et à l'admission de La Villemarqué à l'Institut.

Les admirateurs de La Villemarqué, dont nous sommes, et ses adversaires ne peuvent que regretter que la famille n'ait pas à la clarté de tous les problèmes que pose le Barzaz.

Le cahier de recettes de cuisine et de chants populaires qui seraient à l'origine du Barzaz est pourtant en sa possession (13).

Et les correspondances? Le fils de La Villemarqué nous

POESIE
ET CAUSES PERDUES

(suite de la page 1)

la spontanéité apparente semble parfois recouvrir des schémas préfabriqués? Aux enthousiasmes en question succèdera la gueule-de-bois de lendemains qui ne chanteront guère. En littérature comme ailleurs, c'est peut être le privilège du Celte de prévoir les tristes jours et de savoir adapter aux rythmes ancestraux la prière pour le bon usage de la tristesse.

Dépassement! Des gens que nous connaissons bien auraient trouvé que Jérusalem était une valeur singulièrement dépassée quand Nabuchodonosor l'eut prise et détruite. Pourtant c'est Jérémie et Ezéchiel qui sont restés. L'Empire romain fut dépassé au temps d'Alaric; ce qui n'a point démodé Tacite et n'a pas empêché la Romanité de trouver dans les siècles qui suivirent une signification probablement supérieure à celle qu'elle avait à la cour de Néron. De notre temps, nous avons vu des gens sourire devant les débuts de nos résurrections provinciales. C'était dépassé. Si dépassé que maintenant les foyers artistiques et culturels bretons s'allument à peu près partout en France et que le biniou et le chapeau rond, objets de fines plaisanteries, et la bannière d'hermine, que l'on croyait réduite à orner les boîtes à gâteaux, paraissent en public, au milieu de la sympathie générale, dans la Seine-et-Oise ou les Basses-Pyrénées.

Pour nous qui croyons à une mission de la Bretagne en France et en Occident, nous pensons qu'il lui appartient précisément, dans les moments de trouble et aux heures louches, de proclamer la valeur salutaire de certaines causes dites perdues. Devant les badauds qui ont peur d'être dupes, devant les timides et les intimidés, devant les prophètes du nettoyage par le vide et les mystiques du dépassement, nous déclarons que nous refusons de mettre l'héritage dans un feu de joie.

Et donnons-nous le ridicule de citer Brizeux, poète certainement dépassé:

Légères sur leurs escabelles,
Debout, les bras tendus, elles vannaient, ces belles,
Sur la grève de Loc-Tudi,
Elles vannaient leur seigle au soleil de midi:
La balle volait sur les ondes
Et sur un drap tombait le grain des moissons blondes.
Longtemps j'admirai leur beauté
Puis je me dis dans mon cœur, dans mon cœur attristé:
«Souffle du ciel, vivante flamme,
Hélas! si l'on pouvait aussi vanner son âme!»

L'Occident a avalé trop de couleuvres, admis trop de sophismes. La nécessité de vanner son âme n'est plus une formule de nostalgie mélancolique. Même si les catastrophes devaient, selon le mot de Joseph de Maistre, «nous broyer pour nous mêler», il restera toujours un chrétien de Celtie pour emporter hors des ruines fumantes la lampe de l'autel. Nous n'attendrons pas que le lierre ait recouvert le ciment aimé des constructions inhumaines dont certains traient secrètement les plans, ni que la rose ait poussé sur des tombes anonymes. Dès maintenant, la mission nous est confiée, c'est l'heure du van celtique. Alors que les blasés et les délicats appellent «le barbare» et vont à lui, c'est l'esprit du siècle que nous passerons au crible de Loctudy.

dit bien en dernière page du livre que nous avons cité si souvent: «On m'a plusieurs fois demandé de publier la correspondance de l'auteur du Barzaz-Breiz. De correspondance, proprement dite, lettres d'un côté, réponses de l'autre, il n'en existe pas. Mon père n'avait pas gardé les brouillons ni les copies de ses lettres».

Cet échappatoire ne satisfait pas. Les lettres reçues et conservées dans la famille, satisferaient amplement les curiosités. Et elles doivent être en assez grand nombre si nous en jugeons par les extraits qu'en donne ce livre et par ces expressions: «M. Quémar l'un des correspondants les plus assidus...» p. 116 «Deux extraits des lettres de l'abbé Henry...» p. 172, «M. de Penguern... Quelques extraits de ses lettres...» p. 176.

(12) La Vil. pp. 94-172.

(13) id. p. 11.

(suite au prochain numéro)

LAMENNAIS

(suite de la page 2)

Lamartine le baptise «La tribune en chasuble», Chateaubriand «Un club sous un clocher». Un autre «l'Évangile de l'Insurrection». Ce livre apocalyptique, violent et tendre, sombre et serein, célébrait toutes les théories démocratiques issues de l'esprit évangélique: charité passionnée, douloureuse et révoltée contre les oppresseurs des faibles. Metternich, l'organisateur du drame mennaisien, regrette «qu'il ne soit plus de mode de brûler les hérétiques». Il menace le Saint Siège et obtient par la force la deuxième condamnation, l'encyclique «Singulari nos» qui flétrit l'ouvrage sans prononcer le nom de l'auteur.

Cette fois Lamennais rompt avec l'Église, désormais le peuple seul peut sauver la liberté. Abandonné de ses amis, il rejoint Paris, fréquente Béranger, George Sand, Hugo, Sainte Beuve, Madame Récamier, Chateaubriand, Listz, Blaise, son neveu. Rédacteur en chef de plusieurs journaux, il publie «Affaires de Rome» en 1837, «Le livre du peuple» en 1838, «l'Esclavage moderne» en 1839, «Esquisse d'une Philosophie» 1841-46, «Le Pays et le Gouvernement» qui lui valut un an de prison à Ste Pélagie.

Député à Paris, il siège à gauche; par amour du peuple il brûle en ses dernières années ce qu'il avait adoré autrefois.

Après les émeutes de Juin, Blaise, opposé à sa politique, vient le visiter dans sa pauvre chambre. «Va-t-en lui dit-il, tu me fais horreur, toi qui viens de tirer sur les pauvres!»

Le peintre, le grand poète, frémissant de vie et de sensations, le grandiose créateur de symboles, de formes tantôt pathétiques, tantôt fantastiques qui donnaient une force incroyable de pénétration à l'idée abstraite qu'ils révèlent, agonise sur son lit. Celui qui avait voulu convertir le monde, celui qui avait écrit de splendides pages sur le sacerdoce «sacerdos in æternum» quand même, refuse l'assistance d'un prêtre.

Le 27 Janvier 1854, il rend son âme meurtrie à Dieu qui a seul le droit de juger le grand Malouin Félicité de Lamennais qui a tant souffert pour donner un peu d'eau fraîche aux plus petits et qui les suivit amoureuxment dans la fosse commune.

RONAN PICHERY
DRUIDE ABROC'HELL

LES AMOURS ET LES SONGES

POÈMES

HYMNES ET HARMONIES, GUIRLANDE POUR UN BAISER, RELIQUIÆ

Illustrations de E. BRACQUEMOND

12 hors-texte de DAIG

1 volume in-8 coquille de 224 pages
imprimé en 4 couleurs;

50 exemplaires sur vélin pur fil à la forme „Médaille“, des papeteries du Marais, avec hors-texte pastels à la main.

L'exemplaire numéroté, franco 3.500 fr.

450 exemplaires sur vélin Docelles avec illustrations en couleurs de E. BRACQUEMOND, et 12 hors-texte de Daig:

L'exemplaire numéroté, franco 900 frs.

EDITION ORIGINALE

MICHEL DUVAL
Docteur en Droit

**LA
FORET DE BRECILLEN
ET SES
TRES ANCIENS USEMENTS**

1 Brochure franco 150 fr

LEVRIOU HA KELAOUENNOU

AL LIAMM

DONT a ra deomp bep daou viz, en un doare reizh-tre, un niverenn nevez „AL LIAMM“.

Bez ez eo ar gelaouenn vrasañ embannet e Brezhoneg er mare-mañ. Pevar-ugent pajennad stank, (un tammig re stank zoken e keñver ar moulañ) a ya da ober pep niverenn. Embannet eo bet un nebeut mizioù-zo un niverenn kalz tevoc'h zoken ur BARZHAZ (kant barzhoney berr gant skrivagnerion a bep seurt, 1350-1953). Talvoudus e vo ar BARZHAZ-SE evit ar re a fell dezho studiañ lennegezh. Vreizh a-dreuz ar c'hantvedoù.

War niverennoù all „AL LIAMM“ e vez kavet pennadoù lies-doare: kontadennoù, studiadennoù, pezhioù c'hoari, barzhonegoù, keleier h. a.

LE CERCLE DE BROCELIANDE
54, rue Poullain-Duparc, 54
RENNES

TÉL.: 43-45

C. C. P.

R. C. MÉTIERS. RENNES 8.260

RENNES 976-91

Envoi franco du catalogue sur simple demande.

—JACQUES PETIT—

CANTIQUES ET BALLADES

PROSES

1 volume sur Alfama, franco 345f.

—ELISE VOLLENE—

VERS A SOI

POEMES

1 charmant volume franco 345 fr.

MARCEL PLANIOL

HISTOIRE DES INSTITUTIONS

DE LA

BRETAGNE

(Droit Public et Droit Privé)

Avant-propos de

M. DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR

Doyen honoraire de la Faculté de Droit de Rennes.

Ouvrage couronné par l'Institut: Académie des Sciences Morales et Politiques
Prix Odilon-Barrot (1891-1895)

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique.

(L'ARMORIQUE ROMAINE, L'ÉPOQUE BRETONNE
PRIMITIVE, LA BRETAGNE AU IX^e SIÈCLE)

Les tomes I et II sont parus, envoi franco ensemble: 3.160 fr

SOUSCRIPTION A FONTAINES DE BROCELIANDE:

LES 12 NUMÉROS: 300 F.

C. C. P. RENNES 976-91

ABONNEZ-VOUS!

LEGENDE (BRETAGNE)

SENTINELLE avancée au-dessus de Penmarc'h,
De deux immensités parcourant la grisaille,
Eckmühl ouvre son œil devant la Cornouaille
Et regarde la côte illuminer son arc.
C'est l'heure où le noroïs noquette sur la lande
Importunant les houx, les ajoncs et la brande;
Et, dans la paix du soir, l'heure où les bigoudens
Récitent le rosaire à l'autel des hymens
Afin que le seigneur, du haut d'un ciel prospère,
Ait pitié de l'époux, du promis ou du père,
Et de tous les marins, vieux loups ou jouvencels
Que le ressac brutal disloque aux paracels.
Dès l'instant que la nuit voile Brocéliande,
Que le ténébrion erre autour des bluets,
Les héros du Graal sortant de leur légende
S'en viennent repeupler les bocages muets.

Merlin, cherchant toujours dans le temps et l'espace
L'arcane qui conduit hors du cercle enchanté,
Las d'adjurer Viviane et le monde hanté,
Implore les secours du goëland qui passe,
Arvor, ouvrant le seuil des magiques édens,
Les korrigans groupés autour des lichavens
—Sépulcres d'anciens preux que des sylphides veillent—
Comencent leurs ballets quand les humains sommeillent
L'Océan, qui gémit ses longs de profundis,
Berce le roi Gradlon dans son néant, sans cesse,
Et le flux saturé des clameurs de détresse
Transmet aux grands menhirs le glas des cloches d'Ys.
Dans son île, Morgane errante sous les chênes,
Poursuit le spectre noir d'Artus, conquistador,
Jusqu'aux intimes lieux où reposent les sènes
Le front diadémé d'une faucille d'or.

MARCELLE AUMONT

MUR-DE-BRETAGNE

(suite de la page 6)

scientifique: staurotides)

Si les beaux paysages font sur vos âmes le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore comme ils le faisaient sur celle de Stendhal, cherchez le Saut du Chevreuil, le belvédère le mieux placé pour avoir une vue générale de cette magnifique forêt, et le Breuil du Chêne, qui avec ses énormes blocs de rochers couronnés de vieux troncs noueux, semble être un ouvrage avancé pour surveiller le plat-pays.

De nombreuses laies sommières et une infinité de sentiers filant dans le clair obscur des ombrages offrent l'aventure et sont bien tentateurs. Ils sont une image de l'éternel inassouvissement.

La chapelle de Saint Ignace (joli pardon le dimanche suivant l'Assomption) dans la «nuit verte» berçée par les coupelles majestueuses de grands chênes sombres, marque un des points les plus délicieux de la forêt.

ABBAYE DE BON REPOS GORGES DU DAULAS

Un paysage qui vous transporte en Suisse: le Blavet comme arête médiane, un pont archaïque au Sud, taillé à pic, le dernier promontoire de Quénécan, au Nord les puissants bombements de la vallée du Daoulas où vous pourrez goûter tout le charme d'un col alpestre.

Les ruines de l'abbaye, qui béent au ciel changeant, méritent

encore d'être visitées. Depuis la Révolution, dont date la ruine de l'édifice, la rumeur du vent y remplace les douces modulations grégoriennes. La façade du XVIII^e, malgré les orbites vides de ses baies, est imposante.

CAUREL

Le petit bourg de Caurel, bâti à flanc de «montagne» et dominant le lac, a un charme prenant. N'oubliez pas de descendre à Beau-Rivage dont je vous ai déjà parlé, puis visitez les ateliers d'ébénisterie bretonne où, un artiste de chez nous, M. Bacon, exprime avec son ciseau le génie de la race.

NOTRE-DAME-DE-LORETTE en LE QUILLIO

Il vous reste à faire ce pèlerinage et il ne peut vous décevoir. La chapelle et la fontaine monumentale se trouvent à 298 mètres d'altitude et on y jouit d'un panorama circulaire qui ne peut être comparé, en Bretagne, qu'à ceux du Trevezel et du Menez Hom.

Et voilà le pays de Mûr présenté au touriste hâtif, mais notre pays, comme toute la verte Bretagne, est encore — et combien! — propre aux musardises des poètes qui aiment découvrir les beautés secrètes, à ceux qui peuvent s'extasier devant la pâle améthyste des bruyères et le rutilant tapis d'une fougère automnale.

ERNEST LE BARZIC
Secrétaire honoraire du S. I.

SOUSCRIPTION A FONTAINES DE BROCELIANDE:
LES 12 NUMÉROS: 300 F.

C. C. P. RENNES 976-91

ABONNEZ-VOUS!

LE GÉRANT: RENÉ CRUCHON

DÉPÔT LÉGAL: 10 54

LES PRESSES ARTISANALES DU CERCLE DE BROCELIANDE
64, RUE POUILLAIN DUPARC, RENNES. R. C. MÉTIERS, 8260

GRAND CAFE GLACIER

Son RESTAURANT
Sa BRASSÉRIE
Son BAR

GALERIES DU THÉÂTRE, RENNES, Tél. 21-77

UN SEUL SPECIALISTE DANS L'OUEST
SPÉCIAL CAMPING
17 rue du Maréchal Joffre RENNES.
Camping - Plage - Sports

MACHINES ET FOURNITURES DE BUREAU

LA MAISON DU DUPLICATEUR

DUPLICATEURS

GIRDAN
à Stencil et Encre

MULTITEX
sans Stencil ni Encre

FOURNITURES POUR TOUS DUPLICATEURS

Stencils - Encre - Papiers

OLIVETTI

MACHINES A ECRIRE
MACHINES A CALCULER
MACHINES A ADDITIONNER

RUBANS - CARBONE - PAPIERS
CLASSEMENT ET MEUBLES METALLIQUES

Téléphone 52-32
50, Rue du Pré-Botté, 50

RENNES

Au Cœur de la Capitale Bretonne

Vous mangerez bien à des prix modérés

...ET VOUS REVIENDREZ!

Au VAL JOLY

33, rue Vasselot, RENNES
Téléphone 47-82

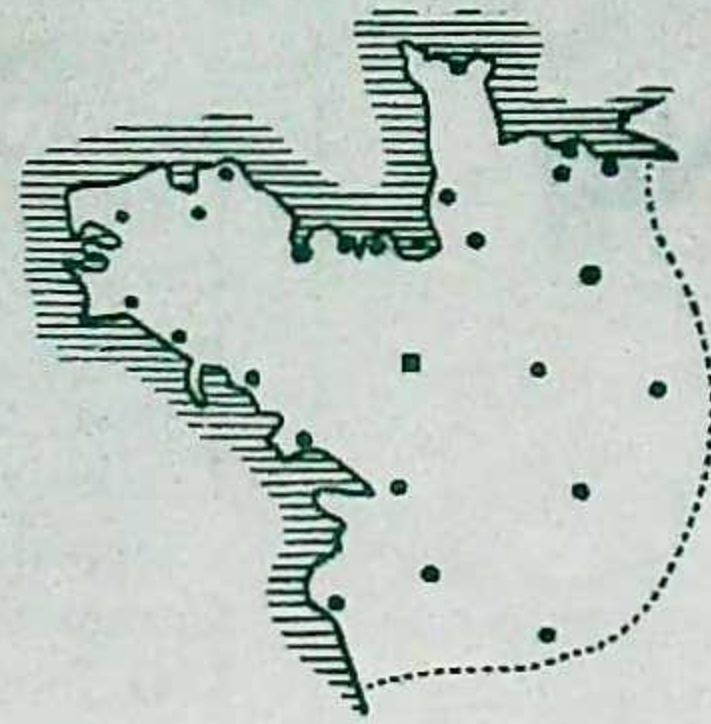


IMAGE DE LA BRETAGNE CENTRALE MUR-DE-BRETAGNE ET SA REGION

LE PAYS

... «**E**T la nature, cette amie, et les bois, ces confidents, et la campagne et l'horizon, où le regard et la pensée se perdent'»...

Cette épigraphe que me fournissent les frères de Goncourt vient à point nommé alors que j'ai, encore une fois, à parler du Pays de Mûr.

L'horizon... A quelque endroit que l'on se trouve, il enchante toujours le visiteur. J'ai eu le plaisir de l'entendre formuler par un touriste: «Vraiment, ce qui n'est jamais banal, et qu'on a toujours sous les yeux, dans ce beau pays de Mûr, c'est ce magnifique horizon. Partout des croupes chevauchantes et la présence multiple de la sylve.

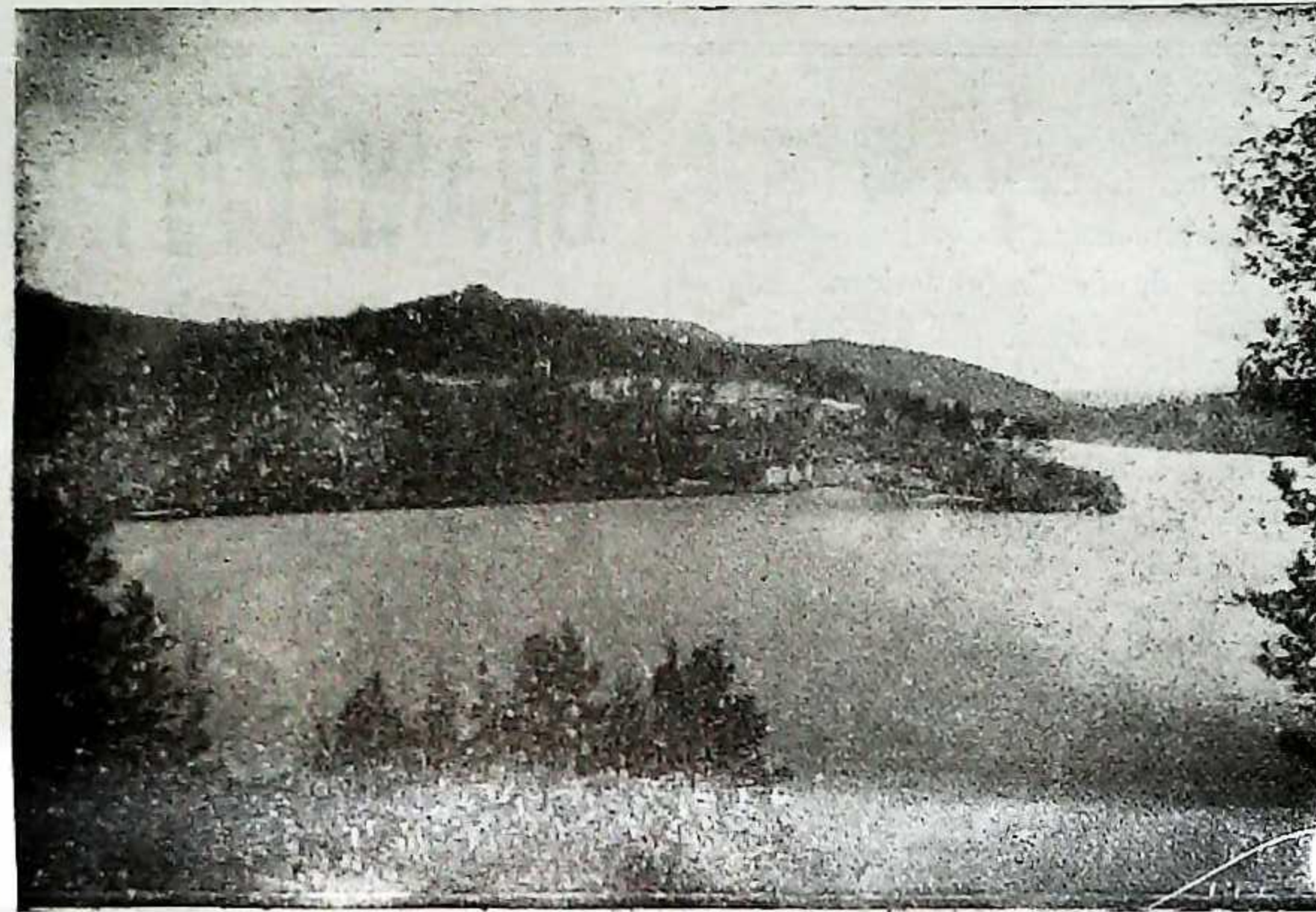
A tous ceux qui sont avides d'enchantement, aux amants de la forêt, Mûr offre ses bois. Ils y trouveront les prestiges lénifiants, la spongieuse fraîcheur des mousses, les risées de vent embaumées du printemps et de l'été et la rumeur de marée de l'automne. Ils pourront goûter ici, baignés de l'haléine odorante d'un pin, la suave symphonie des pépiements et chamailis de passereaux, l'ariette argentine de la grive, le rire du pic, les points d'orgue des grands silences qui se peuplent eux-mêmes de rêves.

CORGES DE POULANCRE

C'est le vestibule nécessaire du pays de Mûr, un vestibule où sont synthétisés tous ses charmes: le miroir uni d'un grand étang, des opérations rocheuses et accores, blocs qu'on craint de voir s'ébranler, profondes frondaisons des bois de Quelenec où se cache un joli château, gargouillis hoquetants d'une petite rivière qui de cascades en cascades, réussit à grand-peine à s'y frayer un passage. Cette féerique vallée fait le charme des promeneurs à toute époque de l'année.

LA PETITE VILLE DE MUR

Sur les pentes et le sommet



LE LAC DE GUERLEDAN

Studio P. BINET Rennes

d'un plateau, ses maisons s'étagent dans un aimable désordre autour de ses deux clochers. Elle se penche vers ce Vannetais dont elle est, à bien des points de vue, un rameau détaché. De ce côté l'horizon s'étend sur plusieurs lieues de poétiques vallonnements. Au nord la vue est barrée par ce puissant Menechiez (209 m.) rendu célèbre, sous le nom de «mur de Bretagne», par l'étape contre la montre Vannes-St Brieuc du Tour de France 1947 et les applaudissements et encouragements qu'y reçut Robic. Cette côte a été déclarée le détroit de Magellan du Tour.

Mur est, dans la région, le point de départ normal pour un itinéraire en étoile. Plusieurs cars particuliers, et l'organisation par le S. T. de promenades, permettent aux touristes de rayonner aisément dans un pays aux aspects les plus variés et les plus pittoresques.

La présence de nombreux monuments mégalithiques (menhirs, dolmen, allée couverte, fontaines dites druidiques) porte à croire que Mûr fut habité par ces premières peuplades de la péninsule dont on sait peu de chose sinon qu'elles sont les auteurs de ces monuments. Allez à leur recherche sur le Menechiez (mont de la biche). De toute façon vous serez récompensés par la de-

couverte d'un splendide panorama: lac, bois, monts, forêts, lointains horizons. Vous y trouverez aussi un exemple typique de cette lande bretonne «rase, rose et grise et monotone», objet de tant de clichés, où règne l'ajonc nain sous sa forme humilis, patrie des pouliquets et korrigans aux mille facéties.

GUERLEDAN

Après avoir visité l'église, morceau de choix et l'antique chapelle de Sainte Suzanne (M. II.), on verra voir le lac de Guerledan. Imaginez une mer intérieure de 400 hectares. On croit être en présence d'un de nos estuaires bretons mais on pense encore davantage aux fjords nordiques décrits par Walter Scott et Selma Lagerlöf car ici aussi les rives sont de puissants contreforts boisés. On évoque des embarquements pour Cythère! Cette métaphore peut être une réalité car des canots sont loués au lieu-dit bien alléchant «Beau rivage», en Carel.

Le barrage, inauguré en 1924, est un bloc cyclopéen de 210 m. de long, 45 m. de haut et 37 m. de largeur à la base. D'énormes conduites le relient à l'usine Hydro-Électrique qui est la plus importante de Bretagne.

Ce paysage grandiose est domi-

né par un promontoire noir de ses résineux. Une petite chapelle s'y cache sur les ruines de Castel-Finans, château de Conomor, comte de Cornouaille, au VI^e siècle. Conomor! Nom prestigieux et thème de la légende la plus populaire dans la région. Cette légende le fait tuer plusieurs épouses dont la douce Tréphine, à qui est dédiée cette chapelle. Son fils Trémour aurait été le juge de son père. On raconte qu'il prit une poignée de terre dans une taupinière, la jeta sur le château qui en s'écroulant ensevelit son maître. Anilis fabula!

En réalité cet autre Barbe-Bleue serait mort en combattant une coalition suscitée contre lui par un concile des évêques bretons réuni sur le Mene Bre (près de Guingamp).

FORET DE QUENECAN

Elle est l'un des bastions de ce vieux «Pagus trans sylvam», un bastion où aucun démantèlement n'est encore à déplorer. Ici c'est la sylve des rêves, la forêt avec les nards et les arcanes de la légende. Elle vous fournira dans chacun de ses cantons un «Val-sans-Retours» pour évoquer Viviane et Merlin et toute cette attachante mythologie celtique, car dans sa magnificence elle affecte une grande variété grâce à de nombreux vallons.

Très nombreux sont ces rus jauteurs qui n'en finissent pas de conter menus potins dans leurs chevelis d'herbes. On y est presque assuré d'y voir sous la ramée, venir à l'aiguade quelque chevrette craintive.

Depuis qu'on n'y exploite plus le fer, le village des forges, construit autour du château de M. le comte du Luard, est une thébaïde idéale. Tout près la forêt sertit la perle bleue de l'étang du Fourneau plus beau que son grand frère l'étang des Salles. Mais ce dernier étonne par ses proportions. Il a eu l'honneur de voir, autour de lui, les chevaliers courir la quintaine; il baigne les substructures du berceau des Rohan. Il présente aussi une rare curiosité: il renferme un gîte de petites pierres appelées maclès (nom

(suite page 5)